

XYZ. La revue de la nouvelle

Un paquebot au milieu des terres

Jonathan Custeau



Numéro 124, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79378ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Custeau, J. (2015). Un paquebot au milieu des terres. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (124), 61–65.

Un paquebot au milieu des terres

Jonathan Custeau

« **M**A MAIN. Ma main. »

Il reprenait son souffle, regardait sa petite panse se gonfler, se dégonfler, complètement mystifié. Il retenait son souffle. Encore. Comme pour emprisonner chaque parcelle d'oxygène dans ses menus poumons. Au cas. Parce qu'on finit toujours par en manquer. Parce que c'est tout ce qui lui appartenait encore, juste à lui, et qui le gardait en vie. Parce qu'à se concentrer pour contracter et décontracter le diaphragme, on n'entend pas le grand *pop* de cette réalité qui tue.

Les mains sur ce ventre qui se désemplissait d'air contre son gré, il avait escaladé, chancelant, l'amoncellement de débris. La peau de ses pieds nus s'était fendue, piquée de plusieurs échardes. Il avait dans la bouche ce goût du large, boueux et salin, un plus-soif de douleur qui lui épaississait la langue à mesure que coagulait une traînée sanguinolente sur ses côtes endolories.

Il avait trouvé son ballant, testé la stabilité d'un morceau de tôle arrivé là on ne sait comment, avait abandonné sa position debout en même temps que ses jambes avaient cédé sous le poids de son corps.

L'air sifflotait en lui chatouillant les bronches. Cette envie de vomir. De garder l'air en dedans. De pleurer et de se blottir. Contre quoi ?

Ce goût du large, boueux et salin...

Personne au large.

Il regardait sa main, les gouttes qui tombaient de sa chevelure et qui s'abîmaient sur sa paume. Il regardait sa main, mystifié.

Ses lèvres tremblotaient. Il ne réalisait déjà plus qu'il était trempé de pied en cap.

Le froid lui secouait les os. La terreur lui broyait les os. L'effroi. L'eau.

Le temps figé. Solitude. Sursaut au bruit du ressac.

Il aurait voulu pleurer mais craignait de se laisser emporter encore par les torrents. La vague l'avait déjà tellement secoué, entraîné au milieu d'une étendue infinie d'ordures. Submergé par une perte de contrôle trop puissante, prisonnier de l'étreinte des éléments qui s'étaient déchaînés.

La terre avait tremblé. Lui aussi. Il n'avait pas compris. Avait été forcé de s'agripper. Avait été emporté.

« Ma main. Ma main. »

Il avait beau n'avoir que six ans, il lui avait fallu être grand. Sa sagesse nouvellement acquise imbibait ses larmes, court-circuitait un petit cerveau qui cherchait à comprendre.

Pourtant il savait. Savait qu'il était perdu. Perdu sans chemin. Perdu sans avenir. On l'avait perdu.

Un frisson lui parcourut l'échine dans le silence. Le silence après la colère de la Terre. Le silence qui laisse planer le doute. Un silence de mort. Même les oiseaux s'étaient tus ! Pas un piaillage. Pas un cri. Pas un grondement.

Le silence. L'étonnement. La peur plus grande que le bruit. La résignation dans l'absence de tapage.

Il était en vie. Le reste du monde l'ignorait. De son promontoire, il n'apercevait que l'infini brisé, les amoncellements de détritrus à perte de vue, recrachés par une mer qui s'était faite un instant gourmande. Rien de familier. Tous ses repères emportés.

Convaincu que l'eau s'était retirée, il était redescendu à la recherche d'une direction. Comment savoir où il se trouvait ?

Sage, il l'était devenu. Mais ses yeux n'étaient pas préparés pour ces images qui affluaient dans sa tête.

Le limon lui collait à la plante des pieds. Le garçon laissait une empreinte sur cette terre à reconstruire, où les traces du

Ses poumons brûlaient encore. Mais il put enfin les sentir se gonfler avant qu'il ne cède à la panique. Il avait néanmoins le souffle court en prenant la mesure des ravages. Un paquebot au milieu des terres, immobile et impuissant, prisonnier et silencieux, dominait de sa monstrueuse masse un décor d'apocalypse. Encore fallait-il savoir qu'on était au milieu des terres.

Les palmiers s'étaient couchés et ne se relèveraient plus. Des voitures cabossées, soulevées comme de vulgaires cartons d'allumettes, s'étaient empilées. Immobiles et impuissantes. Laidés et inutiles.

Il y avait çà et là des corps inanimés, sur ou sous les décombres. Ceux que le large n'avait pas avalés.

Un goût du large, boueux et salin.

Il y avait pourtant cette galerie qui tenait encore, devant une maisonnette blanche. Un blanc désormais boueux. Une galerie étrangement familière.

« Maman ! » cria-t-il en abandonnant toutes ses provisions d'air.

Des souvenirs fragmentaires hantaient tout à coup sa tête de gamin. Il se laissa choir sous le poids des images qui le renversaient.

Le soleil avait brillé. L'enfant avait insisté pour avoir une sucette. Elle lui avait refusé ce caprice. Le cadet, trois ans, avait joint le concert des plaintes, simplement pour s'entendre crier plus fort que le bruit ambiant.

Le sol avait tremblé. Premier silence.

L'incompréhension avait fait place à la panique. La vague qui fonçait. La vague ! Elle avait tout emporté.

Le ciel et la terre n'avaient ni queue ni tête. Les éléments culbutaient comme dans un lave-linge qui n'en finit plus de tourner. Il n'y avait qu'à se soumettre et à fermer les yeux.

La mère avait agrippé ses deux enfants. Savait qu'elle ne combattrait pas à armes égales. Elle courait plus vite que leurs plaintes. Ils savaient la situation bien plus grave. Chialer valait pourtant mieux que la peur.

Ils avaient tous trois senti le souffle s'approcher. Elle s'était agrippée à la galerie d'une maison qui avait été blanche. Elle s'était cramponnée à la galerie; eux, à elle.

Mais elle n'avait que ses deux bras. Que la force de retenir ses fils à bout de bras. Que sa force à elle. Elle retenait tant bien que mal ces quelques secondes qu'il lui restait avec ses enfants, du temps grappillé, improbable, qui refuse d'être vaincu.

La mer tirait, tirait, attirait les bambins vers elle. La mère résistait avec l'énergie du désespoir.

L'impuissance. Cette éternité où elle comprit qu'il lui faudrait choisir.

Dans une logique qui lui paraissait injuste, elle avait estimé que l'expérience du plus vieux lui conférait plus de chances de survie. À six ans, on se débrouille mieux qu'à trois. Il saurait peut-être...

Elle avait fermé les yeux, lâché sa main. L'avait senti aspiré au loin.

Deuxième silence.

« Ma main. Ma main. Elle a lâché ma main ! »

L'eau l'enveloppait. Le tirait vers le fond à une vitesse fulgurante. La boue, le goût salin l'étouffaient, s'infiltraient dans ses petits poumons. Il ne savait pas comment combattre. Savait seulement que l'effroi le paralysait et l'arrachait lentement à son monde.

Seule la colère de l'abandon l'avait guidé. Il s'était écrasé contre une surface dure. Le courant l'y avait maintenu deux secondes, peut-être trois. Il s'y était maintenu, la tête hors de l'eau, de toute sa furie.

L'eau avait lâché prise lentement. Lui aussi.

Elle s'était retirée. Pas lui.

Il avait commencé ce bras de fer pour ne plus jamais manquer d'air. S'était mis à l'abri sur une montagne de débris. Avait lentement pris conscience de sa douleur.

Il s'était retrouvé vide. Dans le vide.

Un paquebot au milieu des terres. Ce goût du large, boueux

Il était assis là, devant la galerie, au milieu du vide. La voix de l'espoir qui ne croit plus. Elle devait être là, quelque part.

Il se redressa sur ses guibolles de coton. Scruta l'horizon où il la vit apparaître.

Il pouvait enfin céder aux sanglots.

Même les oiseaux s'étaient tus...